

Sommaire

Préface	10
ASSOUVIR SON RÊVE	15
LEÇON 1 Ici, on ira peut-être même jusqu'à vous sniffer !	16
APPRENDRE LE BUSINESS	51
LEÇON 2 Utilisez vos putains d'armes !	52
LEÇON 3 Ne les laissez pas conchier vos idées	71
LEÇON 4 Méfiez-vous des « gentilles » tapes dans le dos	94
LEÇON 5 Ne laissez pas leur sang couler sur vous	117
LEÇON 6 Ne vous déshabillez pas !	134
SE PRÉPARER À L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO	155
LEÇON 7 Évitez le pic-vert	156
LEÇON 8 Les idées, c'est du poison	173
ÉCRIRE UN SCÉNARIO	195
LEÇON 9 Ouvrez-vous les veines et laissez le sang couler sur la feuille	196
VENDRE SON SCÉNARIO	235
LEÇON 10 Ça vous dit de coucher avec un agent ?	236
DU SCÉNARIO AU FILM	257
LEÇON 11 Volez tout ce que vous pourrez sur le plateau	258

TRAVAILLER AVEC LE RÉALISATEUR	291
LEÇON 12 C'est un serpent passif-agressif	292
LEÇON 13 Tout bon réalisateur est un sadique	311
TRAVAILLER AVEC LE PRODUCTEUR	323
LEÇON 14 Son cœur serait-il rempli de merde ?	324
DEALER AVEC LE STUDIO	351
LEÇON 15 L'abruti sous une tempête de grêle	352
INSPIRER LES ACTEURS	371
LEÇON 16 Eux aussi, ils ont du caca aux fesses	372
LEÇON 17 Allez, crachez-les, ces putains de mots !	398
SURVIVRE AUX CRITIQUES	415
LEÇON 18 Ils veulent vous tuer, violer votre femme et manger vos enfants	416
HAPPY END	433
LEÇON 19 Combattez, écrivez, balancez et continuez d'écrire	434
Épilogue	462

Préface

On les compte par douzaines, ceux qui vous disent comment écrire un bon scénario alors qu'eux-mêmes en sont incapables. Robert McKee est le plus connu d'entre eux, et bien qu'il ait en effet vendu quelques scripts de long métrage, un seul a été porté à l'écran... pour une chaîne du câble.

Sur le site web de McKee, on peut lire que son professeur d'écriture, à l'université du Michigan, était «le célèbre Kenneth Rowe, dont Arthur Miller et Lawrence Kasdan ont été les étudiants». C'est bien sûr rien moins qu'une forme de succès par association: McKee s'autoproclame du même niveau littéraire que Miller et Kasdan par le simple fait d'avoir fréquenté la même école (une école qui accueille plus de vingt mille étudiants par an) et eu le même professeur qu'eux.

McKee est un ancien acteur qui, toujours d'après son site, «a fait son apparition à Broadway aux côtés de sommités telles que Helen Hayes, Rosemary Harris et Will Geer.» En écrivant cela, il s'élève encore lui-même au niveau de ces célébrités, de ces vrais acteurs. Voilà donc comment McKee devient miraculeusement, de son propre fait, une *sommité*. Il nous dit simplement qu'il est aussi bon acteur que Helen Hayes, exactement comme il sous-entend qu'il est une *sommité* du rang d'Arthur Miller.

C'est un bon spectacle, rendu vivant par un acteur qui parcourt le monde en présentant un one-man-show sur trois jours (30 heures) – comme Hal Holbrook dans un *Mark Twain Tonight!* mené à un train d'enfer: Robert McKee incarne le scénariste à succès, l'acteur répétant les mêmes répliques, inlassablement. «Je donne la même conférence depuis vingt ans», a dit McKee au *Melbourn Herald Sun* (Australie). «Elle ne vieillit pas.»

Dans sa critique du *show*, le magazine *Movieline* a écrit: «Sur scène, il fait fureur, comme George C. Scott dans *Patton*.» Pour *The New Yorker*, «McKee, qui fut acteur, déclame littéralement ses phrases, articulant si fort certains mots qu'on en voit ses dents.»

McKee s'est produit à L. A., Miami, New York, Paris, Londres et Singapour. Son texte «change à peine d'une représentation à l'autre», peut-on lire dans

The New Yorker, auquel McKee lui-même a dit: « Je suis un vieil acteur qui donne 30 heures de spectacle à un public captif. C'est très réjouissant. »

Dans cette même interview, il déclare: « La Warner m'a demandé une adaptation rock'n'roll de *Jagged Edge*, pour Cher. J'ai écrit un script intitulé *Trophy*, très, très bien payé: l'histoire d'une rock star qui assassine son mari et s'en sort indemne. Ils ont adoré. Adoré. »

Mais, hélas! Ils ont beau avoir « adoré », la Warner ne l'a pas produit. Personne ne l'a produit.

Ça m'a fait rire d'apprendre que la Warner avait demandé à McKee d'écrire une version rock'n roll de *Jagged Edge* puisque c'est moi qui en ai écrit la version originale. Autrement dit, le grand scénariste gourou, celui qui apprend au monde comment écrire des scénarios, a été missionné par la Warner pour m'imiter. Et il ne s'est pas gêné: « une rock star assassine son mari et s'en sort indemne », voilà comment il décrit *Trophy*. N'est-ce pas exactement le pitch de *Jagged Edge*, dans lequel un homme du monde célèbre assassine sa femme et s'en sort indemne ?

Ce qui m'amène à cette conclusion: si vous voulez apprendre des choses sur l'art d'écrire des scénarios, mieux vaut écouter celui qui a écrit l'original que celui qui l'a imité.

Ce que vous allez lire dans ce livre, c'est ce que j'ai appris au cours de mes trente et un ans d'écriture de scénarios.

J'ai écrit quinze films: *F.I.S.T.* (1978), *Flashdance* (1983), *Jagged Edge* (1985) [*À double tranchant*], *Big Shots* (1987), *Hearts of Fire* (1987), *Betrayed* (1988) [*La Main droite du diable*], *Music Box* (1989), *Nowhere to Run* (1993) [*Cavale sans issue*], *Basic Instinct* (1992), *Checking Out* (1989), *Sliver* (1993), *Showgirls* (1995), *Jade* (1995), *Telling Lies in America* (1997) et *An Alan Smithee Film: Burn Hollywood Burn* (1997). Je travaille en ce moment sur mes seizième et dix-septième scripts.

Mes films ont rapporté plus d'1 milliard de dollars au box-office. En 1992, *Basic Instinct* a été le film le plus vu au monde. J'ai gagné plusieurs millions de dollars pour mes histoires, plus que n'importe quel scénariste de l'histoire d'Hollywood: 4 millions de dollars pour un synopsis de quatre pages (*One Night Stand*); 3,7 millions pour *Showgirls*; 3,7 millions pour une biographie

(non produite) de John Gotti; 3 millions pour *Basic Instinct*; 2,5 millions pour *Jade*, et des montants moindres, à sept chiffres toujours, pour *Betrayed*, *Music Box* et *Flashdance*.

On m'a appelé «l'éléphant sauvage des scénaristes» (*Los Angeles Times*); «le Che Guevara des scénaristes» (*Daily Variety*); «une légende vivante d'Hollywood» (le *20/20* d'ABC) et enfin «une force de la nature» (*The New York Times*). La citation que je préfère à mon sujet, celle que j'utilise sans vergogne pour rabattre le caquet de ceux qui me critiquent, a paru dans le *Time*: «Si Shakespeare était vivant, s'appellerait-il Joe Eszterhas?» (Bien sûr, je reconnais – à regrets – que je ne suis pas Shakespeare. Je suis un gosse des rues, un réfugié des quartiers ouest de Cleveland qui aime sa femme, ses enfants, le base-ball et l'Amérique.)

J'ai habité vingt-deux ans dans le comté des Marines, au nord de la Californie; un an à Kapalua, Maui; huit ans à Malibu, à Point Dume. Et, depuis quatre ans, je suis rentré à la maison, dans l'Ohio, où Naomi et moi avons décidé d'élever nos quatre garçons (afin qu'eux aussi, un jour, aiment leur femme, leurs enfants, le base-ball et l'Amérique).

Pourtant, j'avais beau vivre ici et là, ma tête était toujours à Hollywood. Je commençais ma journée en lisant *Daily Variety* et *The Hollywood Reporter*, suivis de *The New York Times* (en commençant par les pages «sport», comme George W. Bush).

Les leçons que je vais vous donner, je les ai apprises dans plein d'endroits différents: dans les «rencontres créatives» de tel ou tel studio, comme on les appelle (une dénomination pour le moins «oxymorienne»); sur des plateaux à l'atmosphère très tendue; dans des jets luxueux, pour me rendre sur des tournages en Europe; à L. A., à bord de limousines quasi blindées dévalant Sunset Boulevard, la nuit; dans des villages de vacances familiaux utilisés comme décors pour des films «de famille» – par exemple le Hilton Kahala à Oahu et, plus tard, le Four Seasons à Maui; aux tables de poker sur les collines d'Hollywood et à Bel Air; aux tables de craps du Caesar's Palace, du Mirage, du Bellagio (à Vegas); aux innombrables fêtes à Aspen, Malibu et les Hamptons; et aux myriades de petits déjeuners, déjeuners, dîners d'affaires chez Morton, Ivy, Elaine, au Four Season Grill Room et autres Spago, Crustacean, Frida's, Citrus, Orsini's, Frairs' Club, Daisy, Ma Maison, Café

Rodéo, le Suisse, le Monkey Bar, On the Rox, La Dolce Vita, Jimmy's, La Scala sur Santa Monica et La Scala au Beverly Wilshire, au Polo Lounge et au Beverly Hills Hotel, au Grill sur Dayton Way et enfin au Nobu, à L. A. et à New York.

Dans le monde d'Hollywood, les vrais champs de bataille sont les restaurants et les bars de L. A. et de New York. J'ai mené beaucoup de guerres dans ces endroits, et j'en ai tiré quelques leçons hilarantes, éprouvantes, et cher payées. Je vous les confie parce que toute ma carrière s'est construite autour de la croyance suivante : nous, scénaristes, ne sommes pas des « débilés armés de machines à écrire » (comme Jack Warner nous a qualifiés, un jour). À force de travail, de volonté, de perfidie, avec l'aide de Dieu et de grosses couilles, on peut écrire de bons scénarios, réussir à faire en sorte qu'ils ne soient pas mutilés à l'écran, se faire des millions et vivre des vies respectables et épanouissantes.

Je suis convaincu qu'un jour viendra où les scénaristes ne seront plus au pied du totem d'Hollywood. Les débilés-aux-ordinateurs-portables vont botter bien des culs.

Hollywood a souvent été un enfer pour les scénaristes. Je pense qu'armé de votre Guide du scénariste milliardaire, vous souffrirez moins.

Joe Eszterhas
Bainbridge Township, Ohio